



**HAL**  
open science

# L'émergence et l'utilisation du style paranoïaque comme “ réponse savante ” à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France – États-Unis

Julien Giry

► **To cite this version:**

Julien Giry. L'émergence et l'utilisation du style paranoïaque comme “ réponse savante ” à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France – États-Unis. Les sciences sociales face au complot, Université de Paris 1 - Panthéon-Sorbonne; CESSP, Sep 2013, Paris, France. hal-01687499

**HAL Id: hal-01687499**

**<https://hal.science/hal-01687499>**

Submitted on 18 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **L'émergence et l'utilisation du *style paranoïaque* comme « réponse savante » à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France – États-Unis**

Julien Giry

Doctorant en Science Politique – ATER

Institut du Droit Public et de la Science Politique – Université de Rennes 1

L'étude des théories du complot ou du conspirationnisme semble de nos jours relativement admise comme un objet légitime des sciences sociales aussi bien en France qu'aux États-Unis. Cependant, leur apparition dans le champ académique aux États-Unis sous le vocable de *style paranoïaque* ne résultait pas d'une volonté d'observer et de décrire un phénomène social parmi d'autres ou d'une quelconque démarche de réification mais bel et bien d'une construction intellectuelle *contre*. En effet, il s'agissait alors de défendre la théorie historique du *consensus*, c'est-à-dire la thèse d'une histoire politique et sociale pacifique, construite et acceptée par l'ensemble des catégories sociales et des citoyens américains car ils partageraient un certain nombre de valeurs parmi lesquelles l'adhésion à la démocratie libérale ou encore au libre échange. Ainsi, l'École du consensus postule que l'histoire américaine, contrairement aux pays Européens, procède d'un exceptionnalisme marqué par une absence de classes sociales, et donc de luttes de classes, due à une situation d'abondance et un progrès aussi bien technique, social qu'économique permanent et profitant à l'ensemble d'une population homogène culturellement. Plus encore, persuadés de pouvoir s'enrichir rapidement, les plus démunis ou les nouveaux migrants avaient un intérêt rationnel à accepter ce consensus, à se conférer à l'idéologie et aux valeurs dominantes. De ce point de vue, loin d'être idéologique la démocratie américaine, qualifiée de « démocratie de la cupidité »<sup>1</sup> par Hofstadter, serait pragmatique, et donc imperméable aux fascismes et au communisme, phénomènes conçus comme typiquement européens.

Or, cette démarche de défense de la thèse du consensus se doit d'abord d'être expliquée par le parcours politique et militant des protagonistes, Hofstadter aux États-Unis, Taguieff en France : leur rupture avec le communisme qui les a conduit à adhérer aux valeurs de la gauche libérale d'abord, voire même à celles du néoconservatisme ensuite. En effet, comme le reconnaît Taguieff, son intérêt et ses travaux sur les phénomènes et la rhétorique conspirationnistes sont le résultat de sa

---

1 Richard Hofstadter, *The American Political Tradition* [1948], New York, Vintage Books, 1989, 519 p.

renonciation à ce qu'il considère comme ses errements passés, une critique radicale des démocraties politiques occidentales qu'il voit aujourd'hui comme relevant nécessairement de thèses complotistes. Même chose pour Hofstadter dont « l'itinéraire et (la) fortune historiographique restent incompréhensibles si on ne les rapporte pas à son évolution politique »<sup>2</sup>. Aussi, cette rupture personnelle des auteurs dans leur parcours politique, militant et intellectuel va les conduire à remettre en question la légitimité et la rationalité des critiques – radicales – de ce qu'Arthur Schlesinger avait dénommé le « centre vital »<sup>3</sup>. En effet, il s'agit pour les auteurs de s'opposer tout autant aux critiques radicales de gauche que de droite sous un vocable unique et pratique de populisme. Marqués par le maccarthysme dont ils se sont vus comme les ennemis principaux voire uniques<sup>4</sup>, les intellectuels libéraux en fondant la thèse consensus ont ainsi poursuivi un double objectif : consommer leur rupture avec la tradition révolutionnaire marxiste et jeter l'opprobre sur un conservatisme jugé excessif et irrationnel. Professeurs d'université éminents pour la plupart, le champ académique fut l'un des premiers à en subir les conséquences intellectuelles. « En science politique par exemple, c'est le moment où le quantitativisme fait une entrée en force. La tradition américaine, symbolisée par l'École de Chicago – de Charles Merriam à V.O Key – n'avait jamais reculé devant les analyses politiques fondées sur des données tant quantitatives que qualitatives et n'hésitait pas à décrire la société politique en termes de gauche et de droite, de rapports de forces et d'enjeux idéologiques. La tradition est oubliée et cette analyse est occultée par l'École du "consensus" qui rejette ceux qui s'opposent à l'idéologie dominante dans les limbes du cynisme et du totalitarisme, les considérant comme essentiellement dangereux pour le fonctionnement de la démocratie américaine »<sup>5</sup>.

C'est alors dans ce contexte, avec la publication aux États-Unis de l'ouvrage d'Hofstadter, *The Age of Reform*<sup>6</sup>, qu'apparut pour la première fois l'utilisation de la théorie du complot comme interprétation et « réponse savante » aux critiques radicales et aux revendications sociales des dominés exprimées par le Parti Populiste américain à l'endroit du système politique libéral et de ses valeurs. Au nom de la défense du « centre vital », une causalité nécessaire est établie entre critique du système politique américain en tant que tel et la formulation de thèses conspirationnistes.

2 Laurent Césari, « Richard Hofstadter (1916-1970). Historiographie et politique aux États-Unis », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 18, 1988, p. 29.

3 Arthur Schlesinger, *The Vital Center. The Politics of Freedom* [1949], New Brunswick, Transaction Publishers, 1998, 274 p.

4 Daniel Bell (eds.), *The New American Right* [1955], New York, Nabu Press, 2011, 239 p.

5 Marie-France Toinet, *1947-1957. La chasse aux sorcières et le maccarthysme* [1984], Bruxelles, Éditions Complexes, 1995, pp. 182-183.

6 Richard Hofstadter, *The Age of Reform* [1955], New York, Vintage Books, 1955, 330 p.

Hofstadter postule ainsi le caractère irrationnel *a priori* du mouvement Populiste qui le pousse à envisager la société comme mue par un antagonisme et un conflit entre deux classes sociales avec, d'un côté, une majorité populaire opprimée et exploitée et, de l'autre, des élites minoritaires cosmopolites, omnipotentes et conspirationnistes. Pour Hofstadter, le populisme est dès lors perçu comme une survivance archaïque attachée à une vision idéalisée d'un passé mythologique, d'un état de nature luxuriant ou d'un âge d'or marqué par l'abondance immédiate et sans efforts. Mais pour l'auteur, postuler un tel âge d'or est absolument irrationnel et relève du fantasme absolu, l'homme ne pervertit pas un état de nature bienheureux et bienveillant. Au contraire, c'est par son activité qu'il la met en valeur. Le populisme est alors présenté comme caractéristique et symptomatique « de ressentiments provinciaux, de rébellions, de suspicions et de nativismes populaires et "démocratiques" »<sup>7</sup>. Aussi, ce postulat d'irrationalité *a priori* des mouvements radicaux de gauche est fondamental dans la démonstration d'Hofstadter. En effet, si la nature est luxuriante, et qu'elle est en mesure de fournir à chacun de quoi subvenir à ses besoins, comment se fait-il, disent les populistes, que des individus se retrouvent démunis ou en situation de précarité sociale, alimentaire, etc. ? La réponse Hofstadter la voit dans la formulation de théories du complot : une minorité de ploutocrates s'est accaparée sciemment et avec perfidie, à son profit exclusif, les abondantes richesses naturelles au détriment d'une immense majorité de dominés. Dès lors, ce raisonnement intéressé prend corps : envisager une approche critique, et plus encore une sociologie critique, en termes d'une dialectique peuple/élite, dominants/dominés, prolétaires/bourgeois, reviendrait à accréditer immédiatement et nécessairement la thèse conspirationniste « qu'une petite minorité parasite occupe le plus hautes positions de pouvoir »<sup>8</sup>. Or, comme l'a remarqué à fort juste titre Norman Pollack<sup>9</sup>, identifier l'existence de classes sociales, c'est-à-dire la prise de conscience par les dominés de former une classe pour-soi, revient à envisager des intérêts propres et contraires à ceux des dominants. En d'autres mots, la société américaine, comme les autres sociétés, est traversée par des luttes d'intérêts et des conflits entre les différentes classes sociales. Il n'y a donc point d'exceptionnalisme. Cependant, cette vision en terme de rapports de forces et de domination est incompatible avec la thèse du consensus qui veut que l'histoire sociale américaine soit marquée par le pacifisme et l'adhésion du plus grand nombre aux valeurs du libre échange et de l'économie de marché favorable à l'enrichissement et à l'épanouissement de tous. En conséquence, seule une

---

7 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 4-5.

8 *Ibid.* p. 64.

9 Norman Pollack, « Hofstadter on Populism. A critique of *The Age of Reform* », *The Journal of Southern History*, Vol. 36, N° 4, 1960, pp. 478-500. Dans le sens inverse, voir la défense du travail Hofstadter : Alan Brinkley, « Richard Hofstadter's the Age of Reform : A Reconsideration », *Reviews in American History*, Vol. 13, N° 3, 1985, pp. 462-480.

explication en terme d'irrationalité, de *paranoïa* permet à Hofstadter d'expliquer que des groupes sociaux soient à même de remettre en cause le consensus libéral. « Les populistes croient qu'ils sont délibérément opprimés, ce qui les conduit à percevoir les événements de leur époque comme le résultat d'une conspiration »<sup>10</sup>. Plus encore, Hofstadter établit, outre ce lien nécessaire entre critique sociale radicale et conspirationnisme, une équivalence entre conflit de classes et antisémitisme<sup>11</sup>, entre conspirationnisme et antisémitisme que nous retrouvons aussi en France dans les travaux de Taguieff. Le fait que les populistes incriminent, notamment lors de la campagne de William Bryan Jennings<sup>12</sup>, les banquiers internationaux, les Rothschild, ou encore « Wall Street (qui) possède le pays » au point que les États-Unis ne soient « plus un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, mais un gouvernement de Wall Street, par Wall Street et pour Wall Street »<sup>13</sup>, fait d'eux, aux yeux de ces auteurs, des antisémites patentés. Alors que les Rothschild symbolisent dans la rhétorique populiste la domination socio-économique des « ploutocrates », que les juifs en tant que peuple ne sont aucunement mis en cause ou attaqués pour ce qu'ils sont ou représentent, Hofstadter établit une quadruple égalité fondatrice et cardinale dans son approche des théories du complot : critique sociale véhémement des dominants = populisme = conspirationnisme = antisémitisme. Une fois encore, en éludant complètement les racines sociales, historiques et sociologiques de la contestation l'explication psychologique ou sociopsychologique en terme d'irrationalité permet à Hofstadter de valider son postulat fondamental du consensus. En effet, depuis sa thèse soutenue en 1942 sur le darwinisme social qui assimilait les idéologies à des symptômes ou des maladies dont le chercheur devait décrire les conditions d'apparition, le recours à une terminologie empruntant au champ médical et psychiatrique est une constante des travaux d'Hofstadter, même s'il précise ne pas les utiliser au sens strictement clinique. L'expression la plus célèbre à laquelle l'auteur a attaché son nom reste d'ailleurs celle de *style paranoïaque*, c'est-à-dire l'idée d'une quasi-pathologie irrationnelle à l'origine des phénomènes de contestations sociales du système politique synonyme à ses yeux d'adhésion aux théories du complot. « Je l'appelle style paranoïaque simplement parce que je n'ai pas d'autre mot en tête qui évoque de manière aussi adéquate ce sens de l'exagération violente, de la suspicion et de la fantaisie conspiratrice. En utilisant l'expression "style paranoïaque", je ne parle pas au sens clinique du terme mais j'emprunte ce terme clinique pour d'autres usages. Je n'ai ni la compétence ni le désir de classer des

---

10 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 70-71.

11 *Ibid.* p. 80.

12 Voir : Pierre Mélandri, « La rhétorique populiste aux États-Unis », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 56, 1997, pp. 184-200.

13 Cité in Serge Halimi, « Le populisme. Voilà l'ennemi ! », *Mots*, N° 55, 1998, p. 116.

personnages passés ou présents comme des fous certifiés »<sup>14</sup>.

Ainsi, en 1964, avec la sortie de *The Paranoid Style and Other Essays*<sup>15</sup> réunissant une somme de contributions antérieures, Hofstadter généralisait son propos et se livrait à une relecture de l'histoire des conflits sociaux américains à l'aune du style paranoïaque, c'est-à-dire de l'irrationalité conspirationniste. Au nom de la thèse du consensus, aucune place n'était alors laissée à l'examen des conditions sociales et des revendications exprimées par les dominés, l'exemple idéal-typique étant le traitement du parti anti-maçonnique des années 1820 et 1830 envisagé comme « l'expression du style paranoïaque »<sup>16</sup> ou, chez David Brion Davis, de « l'hystérie populaire »<sup>17</sup>.

Cependant, cette interprétation du mouvement anti-maçonnique semble méconnaître ses raisons profondes : une soif d'égalité face à des maçons apparaissant comme une « citadelle de privilégiés »<sup>18</sup>, un rejet profond de la présidence d'Andrew Jackson, en particulier du projet de Banque des États-Unis, et un revivalisme religieux. En conséquence, le mouvement anti-maçonnique, malgré tous ses excès, doit être vu, dans un premier temps au moins, comme la formulation d'une exigence égalitariste. En effet, si l'on se penche avec Kathleen S. Kutolowski sur une étude sociologique de la composition des loges du comté de Genesee d'où partit la contestation, il apparaît que celles-ci sont peuplées en majorité par des businessmen épiscopaliens, une religion minoritaire, et que les maçons n'occupent pas de manière significative les positions de domination économique<sup>19</sup>. En revanche, sur le marché des biens électifs, il apparaît une surreprésentation de la fraternité puisque « 55% des leaders politiques et des candidats du comté – tous partis et comités confondus – étaient des francs-maçons »<sup>20</sup>. Plus encore, « entre 1803 et 1827, les deux-tiers des 85 candidats déclarés à une fonction politique au niveau du comté étaient francs-maçons, et même trois-quarts des candidats à l'Assemblée avant 1822 »<sup>21</sup>. Il en résulte alors que cette surreprésentation bien réelle des maçons dans les cercles du pouvoir politique, largement due au désintérêt des non-francs-maçons pour la vie publique, s'est heurtée de plein fouet aux

14 Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *Harper Magazine*, Novembre 1964 p. 77.

15 Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

16 *Ibid.* pp. 14-18.

17 David Brion Davis, *The Fear of Conspiracy. Images on Un-American Subversion From the Revolution to Present* [1971], Londres, Cornell University Press, 1979, p. 67.

18 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 17.

19 Kathleen S. Kutolowski, « Freemasonry and Community in the Early Republic : The Case for Antimasonic Anxieties », *American Quarterly*, Vol. 34, N° 5, 1982, pp. 552-555.

20 Kathleen S. Kutolowski, *art cit*, p. 556.

21 *Ibid.* p. 557.

revendications égalitaristes du moment. En effet, la franc-maçonnerie allait alors cristalliser les haines et les fantasmes. La culture du secret, l'élitisme, les rituels et l'universalisme de la fraternité allaient ainsi apparaître comme incompatibles avec le dessein égalitariste des hommes ordinaires (*common men*), d'autant plus à une époque de fièvre religieuse exacerbée par le primitivisme et le revivalisme évangélique du second Grand Réveil. Plus généralement, la franc-maçonnerie servait de bouc-émissaire au regard du paradoxe que constitue ce qu'il est admis, chez les universitaires américains, d'appeler l'ère de l'homme ordinaire. En effet, il apparaît que ces hommes ordinaires étaient largement écartés des positions de domination politique. Si l'on se penche sur la composition des gouvernements locaux des grandes villes de la côte Est, New York, Boston ou Philadelphie, ainsi que du Mid-West, Cincinnati ou Springfield, il apparaît qu'ils étaient occupés par les 1% les plus aisés, majoritairement des avocats ou des businessmen<sup>22</sup>. Plus encore, les dominants politiques jouissaient d'un véritable prestige social dont le caractère de minorité n'altérerait en rien le poids. Bien au contraire, la jouissance d'un statut permet de renforcer et même de légitimer la domination exercée par une minorité<sup>23</sup> ; d'autant plus lorsque cette élite est fermée, homogène culturellement, endogame et pratique un entre-soi en terme de réseaux de sociabilité ou de loisirs. Au final, le mouvement anti-maçonnique des années 1820-1830, plus que l'expression du style paranoïaque apparaît comme une réponse, certes parfois maladroite, erronée et disproportionnée, à l'exclusion politique dont étaient victimes les dominés, les hommes ordinaires. Aussi, contrairement à ce qu'affirment les historiens du consensus tels Hofstadter et Davis, loin de constituer une réaction irrationnelle, paranoïaque ou hystérique, « au départ, les protestations anti-maçonniques venaient d'hommes et de femmes qui réagissaient à des faits réels, basés sur des croyances appuyées sur leurs expériences, afin de rejoindre un conflit avec de vrais adversaires portant sur des questions légitimes »<sup>24</sup>.

En France également, les premières études relatives au conspirationnisme sont fortement marquées par l'approche de Richard Hofstadter et le style paranoïaque. En effet, les critiques adressées au système politique démocratique, issues de la gauche, vont ouvrir la porte à la condamnation savante, de Taguieff par exemple, en tant qu'elles accrédiateraient insidieusement la croyance dans les théories du complot. Chez Pierre-André Taguieff, une telle vision s'explique,

---

22 Edward Pessen, « Who Governed the Nation's Cities in the Era of the Common Man ? », *Political Science Quarterly*, Vol. 87, N° 4, 1972, pp. 591-614.

23 Robert Zernsky, « Power, Influence and Status, Leadership Patterns in the Massachusetts Assembly 1740-1755 », *William and Mary Quarterly*, Vol. 26, N° 4, 1969, pp. 502-520.

24 Ronald P. Formisano, Katheleen S. Kutolowski, « Antimasonry and Masonry : The Genesis of Protest. 1826-1827 », *American Quarterly*, Vol. 29, N° 2, p. 141.

comme pour Hofstadter, par une rupture fondatrice dans son parcours intellectuel et militant, c'est-à-dire sa renonciation à ses idéaux communistes de jeunesse et sa conversion au néoconservatisme. Ainsi, lors d'une émission radiophonique, « Les nouveaux chemins de la connaissance » animée par Raphaël Enthoven, diffusée le 18 Décembre 2009 sur *France Culture*, Taguieff déclarait : « je me suis moi-même égaré à un certain moment. Bon, ben, j'ai rompu avec cela. Mais il faut aller jusqu'au bout de la nuit, jusqu'au bout de l'erreur [...] J'ai échappé à la pensée conspirationniste, mais pour l'avoir traversée »<sup>25</sup>. Ce que Taguieff, le repent, veut dire c'est que durant ses années marxistes il était absolument persuadé qu'il existait une vaste conspiration fasciste ou cryptofasciste à l'échelle planétaire ; rallié au néoconservatisme, son raisonnement allait reprendre point à point celui d'Hofstadter : analyser les rapports sociaux en termes de dialectique dominants/dominés conduit *in fine* à la formulation de thèses conspirationnistes quasi synonymes, toujours comme chez Hofstadter, d'antisémitisme plus ou moins explicite. Dès lors, Taguieff, au même titre que Nathalie Heinich, pourtant son ancienne élève<sup>26</sup>, ou que les chercheurs Coréens Park Jung Ho et Chung Sang Jin<sup>27</sup>, développaient l'idée que la sociologie critique de Pierre Bourdieu serait en quelque sorte une caution académique donnée aux fantasmes conspirationnistes, une « intellectualisation des passions complotistes »<sup>28</sup>, dans sa recherche de lois sociologiques à même d'expliquer la reproduction ou l'hystérésis des mécanismes de domination ; l'attention étant toute portée aux expressions, surinterprétées et décontextualisées, employées par Pierre Bourdieu d'un « gouvernement mondial invisible », d'une « main invisible des puissants »<sup>29</sup>, ou encore « tout se passe comme si »<sup>30</sup>. Notons du reste qu'en reprochant à la sociologie critique de n'être finalement rien de moins qu'une justification et/ou une légitimation jargonnante et académique des théories du complot, ces auteurs procèdent exactement à ce qu'ils reprochent à leurs adversaires : dresser des homologues douteuses ainsi que des rapprochements hasardeux. En effet, selon eux, la sociologie critique « possède certaines caractéristiques de l'imaginaire conspirationniste »<sup>31</sup>. Aussi, dans cette optique, la sociologie critique, qualifiée de « sociologie du soupçon »<sup>32</sup>, en cherchant à identifier les causes et/ou les mécanismes par lesquels s'exerce la domination en viendrait à projeter ses fantasmes les plus profonds, c'est-à-dire à découvrir des chimères en proie à un réductionnisme intellectuel duquel

25 Cité in Patrick Champagne, Henri Maller, « Usages médiatiques d'une critique "savante" de "la théorie du complot" », *Agone*, N° 47, 2012, pp 167-178.

26 Nathalie Heinich, *Le bêtisier du sociologue* [2009], Paris, Klincksieck, 2009, pp. 31-36.

27 Park Jung Ho et Chung Sang Jin, « La théorie du complot comme simulacre de sciences sociales », *Société*, Vol. 2, N° 112, 2011, pp. 147-161.

28 Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, p. 149.

29 Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2. Pour un mouvement social européen* [2001], Paris, Raisons d'agir, 2001, pp. 43-55.

30 Nathalie Heinich, *op cit*, p. 35.

31 Park Jung Ho et Chung Sang Jin, *art cit*, p. 148.

32 Nathalie Heinich, *op cit*, p. 31.

toute scientificité serait nécessairement exclue. Postulant l'existence de champs comme autant de domaines traversés par des rapports de forces et de domination qui n'apparaissent pas au premier regard, la « violence symbolique » ou le « cens caché » par exemple, la sociologie critique par homologie aux théories du complot se proposerait selon Taguieff de découvrir des forces occultes, des lois secrètes, des « causalités diaboliques »<sup>33</sup> et des manipulateurs d'arrière loges. Bien entendu tel n'est absolument pas le propos de la sociologie critique qui, loin de pointer un coupable unique tapi dans l'ombre et manipulant la marche secrète du monde, de désigner à la vindicte populaire quelques personnalités ciblées (juives de préférence), cherche bien plutôt à mettre au jour des dynamiques et des logiques sociopolitiques sous-jacentes. Mais, finalement l'essentiel n'est pas là pour Taguieff et les tenants d'un Bourdieu complotiste, l'enjeu fondamental reste pour eux de délégitimer toute approche critique refusant la thèse du consensus, l'adhésion aveugle au libre échange et, in *fine* à l'individualisme méthodologique allié aux principes universels défendus par les néoconservateurs. En remettant en cause l'idée d'un Bien universel et l'existence d'acteurs rationnels, remise en cause immédiatement assimilée à un « relativisme généralisé »<sup>34</sup> pour ne pas dire dogmatique à la manière de Léo Staruss, le conspirationnisme et la sociologie critique deviennent, pour Taguieff, un médium identique d'explication de la marche du monde qui se proposerait de présenter une causalité –diabolique – unique et responsable de tous les maux. Ce relativisme conduirait alors à formuler une représentation du monde où des individus puissants et néfastes tirent les ficelles dans l'ombre. Seule l'adhésion au consensus, aux valeurs libérales, à l'individualisme, à la notion d'acteur et non d'agent et, en fin de compte, à la sociologie d'obédience boudonienne éviterait alors de sombrer dans le piège de la paranoïa conspirationniste ; autant d'éléments qui, bien évidemment, trouvent grâce aux yeux de notre auteur<sup>35</sup>.

Aux États-Unis non plus la sociologie critique n'est pas épargnée, depuis Hofstadter qui condamnait l'ouvrage fondamental de Wright-Mills, *The Power Elite*<sup>36</sup>, jusqu'aux accusations de

---

33 Pierre-André Taguieff, *L'imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne* [2006], Paris, Mille et une nuit, 2010, p. 16

34 Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 196.

35 Voir par exemple l'interview donnée par Taguieff, « Théories du Complot, 11 questions à Pierre-André Taguieff (1/4) », au site *ConspiracyWatch* le jeudi 8 Août 2013 où il déclare avoir prolongé : « les recherches pionnières, en France, des historiens Léon Poliakov et François Furet, du politiste Raoul Girardet, du sociologue Raymond Boudon et du psychologue social Serge Moscovici, l'un de mes objectifs, depuis mon ouvrage sur *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux*, a été de constituer la pensée conspirationniste en objet d'investigation scientifique, d'en faire un champ de recherche susceptible d'inspirer des travaux universitaires de qualité, capables de rivaliser avec les productions anglo-saxonnes ». [http://www.conspiracywatch.info/Theories-du-complot-11-questions-a-Pierre-Andre-Taguieff-1-4\\_a1097.html](http://www.conspiracywatch.info/Theories-du-complot-11-questions-a-Pierre-Andre-Taguieff-1-4_a1097.html)

36 Laurent Césari, *art cit*, p. 39.

conspirationnisme formulées à l'endroit de G. William Domhoff pour son étude relative aux Club des Bohémiens (*Bohemian Grove*). En effet, à la manière par exemple des travaux d'Alain Garrigou<sup>37</sup> sur Sciences Po et l'ENA, le sociologue Américain exprime, à travers l'étude du Club des Bohémiens, une réflexion légitime et nécessaire quand à l'observation de l'élite dirigeante américaine (*ruling class*). Ainsi, il met en évidence qu'un rapport d'inter-personnalité favorisé par l'adhésion au Club des Bohémiens concourt à la formation d'une conscience ou d'une cohésion de classe dominante (classe pour-soi) parmi les élites politiques, économiques, médiatiques, militaires ou culturelles des États-Unis. Dès lors, poursuivant par là ce que la littérature sur les *small-group dynamics* a largement étayé, Domhoff montre que les relations inter-personnelles engendrent un système informel de solidarités, inter-élites en l'espèce, en tant que résultat d'un processus de socialisation à l'intérieur d'un réseau de connaissances né des rencontres physiques, des sympathies naturelles ou des discussions privées qui débouche sur des phénomènes d'endogamie et de reproduction sociale<sup>38</sup>. Pourtant, décrire ces logiques de solidarités ne signifie pas souscrire à la thèse conspirationniste d'une élite secrète et omnipotente. N'en déplaise aux critiques de Domhoff, non seulement celui-ci ne formule aucune thèse complotiste mais, plus encore, il déconstruit l'idée même d'un complot Bohémien. En effet, à l'aide d'une étude de centralité, il montre que la capacité des Bohémiens à peser sur la politique américaine est relativement faible dans la mesure où, en terme d'influence, ils ne se classent qu'au 11ème rang avec un indice de 0.62<sup>39</sup> bien que les dirigeants de « 40 des 50 plus grandes entreprises américaines », de « 20 des 25 plus grandes banques commerciales (incluant l'ensemble des 15 premières) », de « 10 sur 25 dans les transports », de « 8 sur 25 dans les services », de « 5 sur 25 dans la grande distribution »<sup>40</sup> appartiennent à ce club très fermé.

Condamnation des attaques du consensus libéral venant de la gauche d'un côté, mais aussi de la droite de l'autre ; l'expression de « centre vital » prend ici tout son sens. En effet, les intellectuels libéraux américains, Bell, Lipset, Parsons<sup>41</sup> et bien entendu Hofstadter avec son célèbre *The*

37 Alain Garrigou, *Les Élités contre la République. Sciences Po et l'ÉNA* [2001], Paris, La Découverte, 2001, 242 p.

38 Voir, par exemple, Didier Anzieu, Jacques-Yves Martin, *La dynamique des groupes restreints* [1994], Paris, PUF, 2007, pp. 211-296.

39 G. William Domhoff, « Social Clubs Policy-planning Groups and Corporations : A Network Study of Ruling-class Cohesiveness », *The Insurgent Sociologist*, Vol. 5, N° 3, 1975, p. 178.

40 Peter Phillips, *A Relative Advantage: Sociology of the San Francisco Bohemian Club*. Thèse de doctorat en sociologie, Davis, University of California, 1994, p. 77.

41 Daniel Bell (eds.) *The New American Right* [1955], New York, Nabu Press, 2011, 239 p.

*Paranoid Style & Other Essays*<sup>42</sup> précédé d'*Anti-intellectualism in American Life*<sup>43</sup> vont également construire et utiliser le style paranoïaque comme « réponse savante » à l'émergence d'un conservatisme qu'ils jugent inapproprié et illégitime au regard des valeurs libérales et de la thèse du consensus. Ici encore, le processus à l'œuvre est de postuler l'irrationalité de mouvements comme la campagne par exemple présidentielle de Goldwater en 1964 qui conduirait *in fine* à la formulation nécessaire de thèses conspirationnistes en découvrant des ennemis cachés et des forces occultes derrière le gouvernement ou les grandes institutions publiques et privées. L'illustration idéale-typique de cette défense du consensus vis à vis de la droite est la lecture populiste du maccarthysme<sup>44</sup>.

Assimilé à un « pseudo-conservatisme » typiquement américain exaltant les petits contre les puissants, Main Street contre Wall Street, le peuple vertueux contre les élites corrompues et rejetant les intellectuels, c'est-à-dire les universitaires proches du pouvoir politique dans la tradition du *Brain Trust* rooseveltien, les intellectuels libéraux vont se persuader eux-mêmes qu'ils furent les ennemis premiers du maccarthysme. D'ailleurs cette lecture populiste du maccarthysme devint même la position officielle de l'American Committee for Cultural Freedom (ACCF) et des thuriféraires du consensus. En exaltant les passions populaires, et agitant le chiffon – rouge – de la subversion communiste, le sénateur du Wisconsin exciteraient alors les affects populistes qui débouchent nécessairement, selon Hofstadter, Bell ou Vierek, sur l'irrationalité propre à ce type de mouvements. Postulant tel un dogme, au nom de la thèse du consensus, l'imperméabilité des États-Unis aux fascismes jugés des phénomènes typiquement européens, le maccarthysme ne saurait en aucune façon être un mouvement idéologique d'adhésion de type nativiste, xénophobe ou anticommuniste, oubliant par là même que de tels mouvements ont émaillé l'histoire des États-Unis entre 1920 et 1944, date du Grand Procès en Sédition. On pense par exemple ici au Ku Klux Klan, aux Shirts, au Bund ou encore au comité America First<sup>45</sup>. A l'inverse, pour eux, le maccarthysme ou la chasse aux sorcières ne serait qu'une réaction irrationnelle, un animus populaire paranoïaque passager comparable à la fièvre populiste ou au mouvement antimaçonnique du XIXe siècle. Seymour Martin Lipset dépeint ainsi le supporter de McCarthy comme un ouvrier (*blue collar*)

42 Richard Hofstadter, *op cit*, 346 p.

43 Richard Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life* [1963], New York, Vintage Book, 1973, 432 p

44 Yves Viltard, « Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux Américains saisis par le maccarthysme », *Genèses*, N° 37, 1999, pp. 44-69.

45 Voir pour une approche apologétique : François Duprat, Alain Renault, *Les Fascismes Américains (1920-1940)* [1976], Paris, Déterna Éditions, 2010, 319 p. Voir aussi, dans une optique plus critique : Larry Portis, *Histoire du fascisme aux États-Unis* [2008], Paris, Éditions CNT-RP, 328 p.

catholique, conservateur isolationniste et autoritaire<sup>46</sup>, alors même que « le maccarthysme n'est pas né comme un groupe exprimant les intérêts d'un seul secteur de la population comme le populisme du Mid-West par exemple [...] Bien que McCarthy reçut son plus grand soutien des classes inférieures, les classes supérieures étaient représentées dans des proportions significatives parmi ses supporters »<sup>47</sup>. Dès lors, cette thèse de « personnalités autoritaires »<sup>48</sup> ou d'un électorat populaire autoritaire à l'origine de la politique de répression antisyndicale, xénophobe et anticommuniste du maccarthysme doit être relativisée à l'aune des données sociologiques disponibles. En effet, le maccarthysme n'est pas réductible à un simple mouvement populiste, et encore moins populaire. Premièrement, il ressort des divers sondages réalisés par l'institut Gallup que la popularité du sénateur du Wisconsin, entre Août 1951 et Novembre 1954, n'est en moyenne que de 35%. Partant de 15% d'opinions favorables à la fin de l'été 1951, le pic de confiance maximum envers le sénateur est atteint en Janvier 1954 avec 50% d'opinions favorables<sup>49</sup>. En d'autres mots, ceci signifie que la politique menée par McCarthy ne fait ni l'unanimité, ni n'est plébiscitée par l'opinion publique américaine ; plus encore, elle n'est même, de manière quasi systématique sur toute la période du maccarthysme, soutenue que par une minorité de citoyens. Dès lors, il apparaît, deuxièmement, que la politique de répression mise en œuvre durant le maccarthysme traduit bien plus une volonté répressive des dominants politiques que l'intempérance, l'intolérance et l'autoritarisme populaires. « Ainsi, la répression politique a eu lieu dans des États comptant des élites relativement intolérantes. Face à l'intolérance des élites, les préférences des masses semblent peu compter [...] les données révèlent alors la terrible conclusion que c'est l'opinion des élites et non des masses qui détermine les politiques publiques »<sup>50</sup> répressives. Il apparaît alors que parmi les 22 États ayant adopté des mesures anticommunistes, 100% des États où l'opinion des élites est plus intolérante que celle des masses ont pris de telles mesures ; à l'inverse, seuls 33% des États, parmi ces 22, ont pris des mesures anticommunistes lorsque l'opinion des masses était plus intolérante que celle des élites<sup>51</sup>. En ce sens, c'est bien plus les élites, leurs opinions ou leurs préoccupations socio-économiques et sociopolitiques qui déterminent l'orientation des politiques publiques en matière de

46 Seymour Martin Lipset, *The Political Man : The Social Bases of Politics* [1960], New York, Doubleday, 1960, pp. 164-167.

47 Robert Sokol, « Power Orientation and McCarthyism », *The American Journal of Sociology*, Vol.73, N°4, 1968, p. 444.

48 Else Frenkel-Brunswik, « Further Exploration by a Contributor to *The Authoritarian Personality* » in Richard Christie, Marie Jahoda (dir.), *Studies in the Scope and Method of The Authoritarian Personality* [1954], Glencoe, Free Press, pp. 226-275.

49 Nelson Polsky, « Towards Explanations of McCarthyism », *Political Studies*, Vol. 8, N° 3, 1960, p. 252.

50 James L. Gibson, « Intolerance and Political Repression During the McCarthy Red Scare », *The American Political Science Review*, Vol. 82, N° 2, 1988, p. 518.

51 *Ibid.* p. 518.

lutte contre le communisme aux États-Unis. Dans ce domaine, qui plus est dans un système fédéral, il semble donc que ce soit la liberté des dominants, leur discrétion à mettre ou à ne pas mettre en œuvre des mesures répressives et liberticides qui constitue la clef du succès du maccarthysme. De même, au niveau fédéral, « ce qui a transformé la menace communiste en obsession nationale ne fut pas son effectivité mais l'implication du gouvernement [...] le maccarthysme n'était pas une entreprise isolée. D'anticommunistes ardents se trouvaient partout dans la société même si la nation n'aurait jamais fait de l'élimination du communisme une priorité nationale si Washington n'avait pas montré la voie »<sup>52</sup>. Ainsi, seul 1% des sondés déclarait spontanément que la menace communiste était le défi majeur auquel les États-Unis étaient confrontés et seulement 8% la mentionnaient<sup>53</sup> comme défi secondaire. Aussi, il semble que « le problème communiste aux États-Unis fut bien plus une préoccupation des élites »<sup>54</sup> que des masses ; ceux sont donc *in fine* elles, les élites politiques, économiques, médiatiques et militaires qui sont responsables de la vague anticommuniste de la chasse aux sorcières.

En somme, la thèse du maccarthysme comme populisme, comme animus populaire irrationnel et paranoïaque se brise sur une analyse sociologique rigoureuse. Mais, les intellectuels libéraux, Hofstadter en tête n'en ont cure, puisque cette lecture du maccarthysme a une vocation intéressée : délégitimer le populaire et rapprocher ou faire participer les intellectuels, entendu par là les élites universitaires, c'est-à-dire eux-mêmes, au processus de décision politique et à l'orientation des politiques publiques. En ceci, Hofstadter est le géniteur direct, si ce n'est même le tout premier, des néoconservateurs de première génération regroupés autour de la revue *The Public Interest* fondée par Bell et Kristol, eux-aussi anciens communistes en rupture de banc<sup>55</sup>. Animés par la volonté d'une expertise sociale au cœur du pouvoir politique, ils se veulent à la fois opposés au communisme ou à la Nouvelle Gauche et au conservatisme issu de la Nouvelle Droite tous jugés irrationnels car contraire au consensus libéral qu'ils défendent avec acharnement.

Reste enfin, pour conclure, à poser la question de savoir si cette genèse intéressée de l'apparition des études sur le conspirationnisme dans le champ académique sous la formule de *style paranoïaque* invalide à la fois l'objet en tant que tel et/ou les travaux des auteurs au point que le recours à leurs outils, le concept de *leader paranoïaque* en tout particulier, doit être abandonné. Si

---

52 Ellen Schercker, *op cit*, p. 20.

53 Marie-France Toinet, *op cit*, p. 76.

54 James L. Gibson, *art cit*, p. 519.

55 Justin Vaïsse, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis* [2008], Paris, Odile Jacob, 2008, pp. 61-92.

la réponse est bien entendu négative il nous faut, lorsque nous les utilisons et nous nous les réapproprions, avoir pleine conscience de leurs présupposés intellectuels. Plus encore, la tâche du politiste ou du sociologue doit être alors de donner des définitions plus empiriques des notions, celle de *leader paranoïaque* en premier lieu, et privilégier une approche du conspirationnisme plus objectivée, c'est-à-dire sous l'angle de l'analyse des dynamiques sociopolitiques à l'origine de la formulation de théories du complot et de l'adhésion à ce mode de pensée cryptologique. Alors même que le conspirationnisme semble être un phénomène social en pleine expansion, l'analyse académique gagnerait à réinvestir ses outils classiques, si imparfaits soient-ils, que sont, par exemple, les notions de domination charismatique, de leader populiste, d'entrepreneur politique ou encore d'imaginaire collectif, plutôt que de se complaire dans une inflation terminologique péremptoire en terme de « dubitationnisme » et autre « complotologie » qui ne cherchent qu'à dissimuler et à légitimer des présupposés intellectuels et politiques néoconservateurs.